

E/1971.03.15 — «André Malraux : “Il ne peut pas y avoir de gaullisme sans de Gaulle”», entretien accordé à Roger Stéphane, *L'Actualité* [Paris], n° 69, 15-21 mars 1971, p. 8-11.

Repris sous le titre «Mars 1971. Entretien avec Roger Stéphane à l'occasion de la sortie du livre *Les Chênes qu'on abat...*», dans *Espoir* [Paris], n° 2, janvier 1973 : «Malraux. Paroles et écrits politiques, 1947-1972. Inédits», p. 107-111.

---

**André Malraux**

#### **Entretien accordé à Roger Stéphane en mars 1971.**

*Roger Stéphane* — André Malraux, dans le premier volume de vos *Antimémoires* vous écrivez : «Je me demandais souvent devant tel militaire, que serait-il dans le civil ? Tantôt de Lattre aurait été ambassadeur et quelquefois cardinal. Dans le civil – dites-vous – le général de Gaulle eût été le général de Gaulle».

Mais dans une conversation avec moi, vous m'avez dit qu'il avait l'âme d'un fondateur d'ordre.

*André Malraux* — Je l'ai même dit dans les *Antimémoires*, et quand je l'ai connu, le sentiment immédiat que j'ai eu, c'est qu'il ne ressemblait pas tant que cela à Richelieu. En tout cas, certainement pas au grand capitaine, puisqu'il n'est pas un homme qui a gagné des batailles. Il ressemblait avant tout à l'homme d'une vocation; et sa vocation s'appelait la France.

*Roger Stéphane* — Dans les *Antimémoires* toujours, vous parlez de sa distance intérieure que vous n'avez rencontrée plus tard, dites-vous, que chez Mao Tsé-toung. Et, exactement à la page suivante, vous écrivez : «le seul personnage que le général de

Gaule appellera alors dans ses *Mémoires*, non par ressemblance mais par opposition à la façon dont Ingres appelle Delacroix, c'était Trotsky.»

Voilà, coup sur coup, le général de Gaulle comparé à Mao Tsé-toung et Trotsky. Il n'a pas eu leur destin, ni à l'un ni à l'autre...

*André Malraux* — Il a eu, toutes proportions gardées, un destin qui n'est pas tellement loin de celui de Mao Tsé-toung. Qu'est-ce que c'est que Mao Tsé-toung ? C'est un homme qui n'est plus rien, qui part pour une retraite, car comme il me l'a dit – et je l'ai rapporté dans les *Antimémoires* – n'oublions pas que l'illustre Longue Marche était une retraite. Il arrive avec 13.000 hommes, et il reconquiert une Chine de 650 millions d'habitants. Le général de Gaulle arrive à Londres avec Cassin qui lui dit : «Est-ce que nous sommes une légion ou est-ce que nous sommes l'armée française ?» Et devant les deux tables de bois blanc il répond : «Nous sommes la France».

Quant à Trotsky, son cas est très différent. Ce qui paraît semblable (semblable n'est pas le mot, disons apparenté), c'est cet instinct de regarder le destin du monde comme destin du monde et d'être toujours prêt à dire – comme j'ai entendu le général de Gaulle dire à Kennedy : «A vos yeux, Monsieur le président, comment se pose le destin du monde et qu'elle est la place des Etats-Unis dans le destin du monde ?»

*Roger Stéphane* — Pour le général de Gaulle, le destin du monde, est-ce le monde confronté à l'arme nucléaire, le monde confronté à la guerre ou à la paix, ou le monde confronté au communisme ?

*André Malraux* — C'est le monde pris dans son destin, c'est-à-dire dans ce à quoi il ne peut échapper. Pour lui, c'était naturellement la question fondamentale.

*Roger Stéphane* — Dans la préface de votre livre qui paraît aujourd'hui, *Les Chênes qu'on abat...*, vous dites qu'il s'agit d'une interview comme *La Condition humaine* était un reportage. Mais, vous n'avez jamais été un reporter ou un interviewer indifférent. *La Condition humaine* est un livre engagé, un reportage engagé du côté de la révolution : est-ce que c'est la rencontre avec le général de Gaulle qui vous a fait prendre une distance à l'égard de ce que vous appeliez avant-guerre la révolution ?

*André Malraux* — Certainement pas. Quand j'ai rencontré le général de Gaulle, j'étais un combattant de la Résistance intérieure depuis assez longtemps. Et le fait capital pour moi n'a pas été la rencontre avec le général de Gaulle (bien qu'elle ait joué par la suite un rôle énorme). En réalité, j'ai pensé, vers 1943, que le lien que j'avais avec le prolétariat était désormais subordonné au lien que j'avais avec la France. J'ai dit, voilà une quinzaine d'années : «Ce qui s'est passé d'essentiel, c'est que, dans la Résistance, j'ai épousé la France». J'ai pensé, à tort ou à raison, à ce moment-là, qu'on ne ferait rien sur le terrain social sans passer par la France, et je n'ai pas changé d'avis.

*Roger Stéphane* — Vous parlez du terrain social : c'était une préoccupation du général de Gaulle...

*André Malraux* — C'était certainement l'une de ses obsessions. Mais il ne pouvait avoir la même optique que moi, en raison du décalage des dates de nos formations. Je ne pense pas qu'il ait connu d'une façon rigoureuse le marxisme.

Pourquoi voulait-il une justice sociale ? Ce n'était pas par christianisme, ce n'était pas par justice, c'était parce qu'il pensait que la France ne pouvait redevenir la France que sur un terrain où la justice sociale existerait. Je n'aime pas tellement ce vocabulaire; je ne suis pas sûr qu'il l'eût accepté, mais je suis sûr que c'était le fond de sa pensée. Le «nous ne ferons pas la France sur une opposition» était chez lui organique. J'ai dit déjà que le mot «rassemblement» était pour lui un mot capital, et ce qui le séparait de la pensée marxiste, ce n'était pas du tout le problème de la nationalisation des moyens de production; il avait accepté la nationalisation, et cela lui était égal. Mais, ce qu'il pensait, c'était que l'on devait faire la France en rassemblant les Français et que la pensée marxiste implique, qu'on le veuille ou non, la lutte des classes. Pour de Gaulle, la lutte des classes existait, mais il pensait organiquement que son action ne devait pas s'inscrire dans cette optique. De même que l'idée de rassemblement eût été impensable, intolérable pour Lénine, l'idée du conflit, fût-il inévitable, était intolérable et impensable pour le général de Gaulle.

*Roger Stéphane* — Vous avez dit en avril 1969, juste avant le référendum, au Palais des Sports, qu'il ne pouvait y avoir de gaullisme sans de Gaulle. Est-ce que c'est toujours votre sentiment ?

*André Malraux* — Oui.

*Roger Stéphane* — Pour la majorité des Français, aujourd'hui, le gaullisme se confond seulement avec la défense de l'indépendance nationale; est-il autre chose pour vous ?

*André Malraux* — Je crois qu'initialement le gaullisme, pour les masses gaullistes, était le sentiment que les motifs du Général n'étaient pas ceux des politiciens. C'est là que tout le jeu s'est joué.

Mais, cela c'est le côté logique; le côté non logique était : le gaullisme n'est pas né du tout d'une idéologie. Il est né d'un sentiment fondamental.

*Roger Stéphane* — Le général de Gaulle vous a dit : «Mon seul rival international, c'est Tintin; nous sommes le petit qui ne se laisse pas avoir par les grands; on ne s'en aperçoit pas à cause de ma taille».

Personnellement, je n'étais pas sûr et je ne suis toujours pas sûr que Tintin appartienne à la mythologie du général de Gaulle.

*André Malraux* — Je crois que le général de Gaulle n'a pas réellement lu les albums de Tintin, mais qu'il avait une idée du personnage de Tintin avec la houppe de cheveux, le petit personnage du chien, et puis les grands personnages qui lui étaient très familiers.

*Roger Stéphane* — Pensez-vous que quelqu'un qui n'a pas le poids historique du Général, puisse jouer le rôle de Tintin sur la scène du monde aujourd'hui ?

*André Malraux* — N'oubliez quand même pas que sa phrase était une boutade. Je lui ai demandé : «Votre rival n'est pas un homme politique, pas même Clemenceau, c'est Victor Hugo». On comprend très bien ce que je voulais dire, c'est qu'il y a dans la gloire mondiale de Victor Hugo quelque chose qui va au-delà des poèmes. C'est là qu'il m'a répondu : «Mon vrai rival n'est pas Victor Hugo, c'est Tintin». Il faut naturellement prendre la phrase comme il l'a dite, en faisant sa part à l'humour. Quant au fond, il voulait dire que les petits n'ont pas à avoir peur des gros. Et puis, plus profondément, sans doute pensait-il à la force historique du nom.

*Roger Stéphane* — Je voudrais revenir sur un point : vous avez dit au général de Gaulle : «votre rival, c'est Victor Hugo» vous n'avez pas dit : «c'est Napoléon». Pourtant, Napoléon c'est aussi quelqu'un qui a occupé la scène du monde. Et c'est aussi le retour des cendres ?

*André Malraux* — Je suis assez gêné dès qu'il s'agit de Napoléon, parce que je ne peux pas penser à Napoléon indépendamment du fait qu'il est le plus grand capitaine des temps modernes; or, le général de Gaulle, qui est une figure historique considérable, n'était pas un grand capitaine; il ne prétendait pas avoir été le vainqueur d'Austerlitz. Le point commun que lui-même ressentait, – et cela, ce n'est pas dans le livre – c'est : «Je suis tout de même frappé de ce que Napoléon a fait des Français». Sur ce plan, Napoléon l'impressionnait. Mais mon sentiment est que les deux personnages ne sont pas du tout de même nature. Je crois que Napoléon était un homme dont la vocation coïncidait avec son destin personnel, alors que la vocation du général de Gaulle, c'était évidemment la France, comme la vocation de saint Bernard était liée au Christ.

*Roger Stéphane* — Vous dites dans votre livre que le général de Gaulle avait estimé que le contrat entre les Français et lui était rompu bien avant mai 1968.

*André Malraux* — C'est lui qui l'a dit.

*Roger Stéphane* — Selon M. Jeanneney, ses scrupules se seraient manifestés en octobre 1962, au moment du référendum sur l'élection du Président de la République au suffrage universel; c'est votre sentiment ?

*André Malraux* — Je n'ai pas d'avis là-dessus. J'ai tenu à laisser intactes les phrases du général de Gaulle qui, pour moi, n'étaient pas claires. Je crois en effet que si un écrivain avait parlé pendant un certain nombre d'heures avec Napoléon, il aurait été très intéressant pour nous d'avoir les phrases de Napoléon que l'on pourrait interpréter de différentes façons. La phrase à laquelle vous faites allusion pour moi n'est pas très claire. Ce que je crois seulement c'est que si elle avait été obscure pour lui, il ne l'aurait pas laissé passer comme cela.

*Roger Stéphane* — Il vous avait entretenu, m'avez-vous dit, du dernier chapitre de ses *Mémoires*. Quel était le dernier chapitre ? Le savez-vous ?

*André Malraux* — Il m'a parlé de sa conclusion. Mais interpréter le mot conclusion n'est pas non plus facile. Je pense que, dans une certaine mesure, il y aurait eu entre le dernier chapitre et tout ce que nous connaissons une différence assez considérable. N'oublions pas que le livre devait s'appeler *Mémoires d'espoir*, et que le dernier chapitre aurait probablement été le chapitre de l'espoir. L'étonnant, c'est qu'il en parlait comme s'il l'avait déjà rédigé. Il est vrai qu'il n'était ni le premier ni le dernier auteur à croire avoir écrit ce qu'il a conçu.

*Roger Stéphane* — Vous avez écrit dans *L'Espoir* : «Le grand intellectuel est l'homme de la nuance, du degré de la qualité, de la vérité en soi, de la complexité; il est par définition, par essence anti-manichéen, or les moyens d'action sont manichéens, parce que toute action est manichéenne».

Le général de Gaulle, était-il manichéen ou anti-manichéen ?

*André Malraux* — L'un et l'autre. Il considérait qu'il était le dernier homme d'Etat avant l'âge de la technique, qu'il était le dernier homme d'Etat pour lequel les valeurs de l'esprit restaient fondamentales. Donc, la réponse est «oui» d'un côté et «non» de l'autre. Je pense personnellement que pour le général de Gaulle comme pour un autre, l'action est manichéenne; seulement, il y a tout de même une différence entre un chef d'Etat qui pose qu'il accepte le manichéisme de l'action en face de quoi il n'y a rien, et un chef d'Etat qui pose que l'action est manichéenne mais que la pensée qui l'ordonne ne l'est pas; de la même façon nous dirons que Saint Louis savait que gouverner la France, c'était gouverner la France, mais qu'il ne voyait pas la chose de la même façon qu'un président du Conseil franc-maçon.

*Roger Stéphane* — Le général de Gaulle était chrétien; quel est le Dieu qu'il aimait ?

*André Malraux* — Qu'il ait eu la foi, c'est certain, puisqu'il l'a souvent proclamé. Cela dit, je n'ai jamais eu le sentiment de comprendre quelle était la nature de sa foi. Je me souviens seulement d'une phrase assez belle qui est d'ailleurs dans le livre. C'est au moment où, devant parler au Canada, il fait apporter ses documents – vous savez comme moi qu'il fait toujours ses discours lui-même – il fait donc apporter ses

documents par un de ses collaborateurs très proche et très cher, et l'autre lui dit : «Je ne crois pas que l'on puisse terminer ce dialogue sans parler de Dieu; dans le dernier dossier, il y a des références chrétiennes». Et le Général répond : «Je n'ai pas peur de Dieu».

*Roger Stéphane* — Ses adversaires ont beaucoup dit que le Général méprisait les hommes ?

*André Malraux* — Je pense que c'est simplement ridicule. Dans ce qu'il m'a dit, il y a un passage, lui aussi assez beau : «Croyez-vous donc que je ne connaisse pas le goût amer du mépris ?»

Je pense qu'il avait en effet un certain dédain pour les gens qui lui donnaient le sentiment de chercher des profits. Pour le reste, le fait de mépris attribué à de Gaulle me paraît complètement faux. Ne méprise pas non plus qui veut; pour pouvoir mépriser sans être un simple guignol, il faut être vraiment très grand, et, au surplus, trouverons-nous beaucoup d'exemples dans l'histoire de grands hommes qui aient vraiment méprisé le monde ? Sauf peut-être des grands capitaines... Frédéric II, par exemple.

*Roger Stéphane* — Napoléon aussi.

*André Malraux* — Dans une certaine mesure, mais après tout, pas tant que cela; César, certainement pas, ni Alexandre.

Un personnage arrive par la fenêtre et vient dire à l'un des plus grands hommes du monde : «Vous devriez faire cela». Il se fait repasser par la fenêtre, et puis il dit : «Il méprise l'humanité». Vous savez qu'il y a un dialogue illustre : quand la Perse demande une paix qui ne permettrait pas de prendre Persépolis, Parménion dit à Alexandre : «Si j'étais Alexandre, j'accepterais», et Alexandre répond : «Moi aussi, si j'étais Parménion». Alors, on imagine Parménion s'en allant, disant : «Ah ! il méprise le monde». Mais, il ne le méprisait pas tous les jours.

En tout cas, moi, j'ai entendu le Général parler maintes fois de gens très différents avec toujours une grande dignité. Vous savez, il m'a dit un jour : «Un homme doit savoir ce qu'il se doit».

Eh bien, je crois qu'il pensait qu'il se devait une sorte de confiance dans les gens à qui il avait décidé de faire confiance.